Attention, danger de victimisation !

Autor(en): **Ricci Lempen, Silvia**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 8

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-286953

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

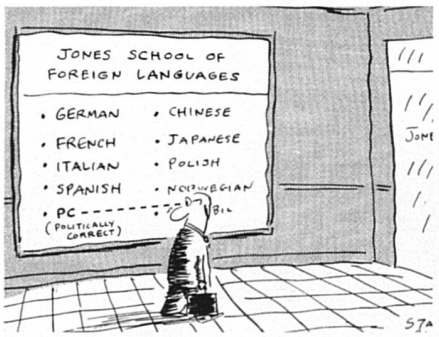
Attention, danger de victimisation!

Un journaliste du magazine Time *dénonce dans un ouvrage décapant les effets débilitants du PC aux USA*

«Fuck Free Speech» (merde à la liberté d'expression): telle est l'inscription qui figurait sur les badges arborés par un groupe de féministes partisanes de la libéralisation de l'avortement lors d'un débat organisé sur ce thème en 1992 à New York. Robert Hugues, auteur d'un ouvrage corrosif sur «l'invasion du politiquement correct» aux Etats-Unis*, donne cet exemple choc, parmi d'autres, pour illustrer les possibles dérives totalitaires du PC à la sauce américaine.

D'habitude, les détracteurs du phénomène s'en prennent uniquement à ses formes dites «de gauche», issues de l'exacerbation de l'exigence égalitaire en faveur des groupes de la population traditionnellement minorisés. C'est le cas de l'épisode new-yorkais à peine cité, où la revendication, par les femmes, de la libre disposition de leur corps débouche sur la volonté d'interdire de parole les opposants. Mais Robert Hugues, qui est un Australien vivant aux USA, écrivain et journaliste au magazine *Time*, se montre, lui, tout aussi sévère pour ses formes de droite.

Ainsi, toujours en matière d'avortement, consacre-t-il, symétriquement, des pages vitriolées à l'idéologie conservatrice de l'Amérique profonde, et à l'intolérance fanatique des militants de «Pro Life». Le «patriotiquement correct» est à ses yeux tout aussi détestable que le «politiquement correct».



La Culture gnangnan. Dessin de couverture.

Idéologie encombrante

Dans les deux cas, ce qui préoccupe Hugues, c'est l'emprise croissante des critères idéologiques sur la gestion de la vie civique, sur l'élaboration du savoir et sur la production culturelle. Son livre n'est pas le fait d'un obscurantiste borné, mais d'un libéral sincèrement attaché aux valeurs de la démocratie et du multiculturalisme. Il mérite d'être pris au sérieux, même si on ne peut pas le suivre dans toutes ses conclusions.

En ce qui concerne la défense des «minorités» (Noirs, homosexuels, handicapés... et bien sûr femmes), la thèse de Hugues est que l'hyperprotection artificielle dont elles bénéficient dans la société américaine contemporaine aboutit à leur victimisation systématique et donc, en fait, à une nouvelle forme de dévalorisation. Par exemple, dans le domaine culturel, qui intéresse tout particulièrement Robert Hugues, on ne fait pas avancer la cause des femmes, bien au contraire, en substituant aux critères de qualité intellectuelle ou artistique le critère du sexe de l'auteur d'un livre ou d'un tableau, ou les thèses féministes qu'il contient. Mieux vaut se battre pour que les femmes ne soient pas socialement défavorisées par rapport à la création.

Dans le même ordre d'idées, rejeter en bloc toute la culture dominante, élaborée par et pour des hommes (mâles) blancs, hétérosexuels... et morts, n'est pas le bon moyen pour stimuler et valoriser les autres formes de culture. C'est aller tout droit vers un séparatisme culturel appauvrissant pour tout le monde.

Danger: cloisons!

Toutes les féministes qui tablent plus sur l'affirmation de soi que sur les jérémiades, et qui font plus confiance à l'ouverture qu'à la fermeture pour renforcer leur position dans la société, ne peuvent que souscrire à cette vision des choses. D'autant plus qu'elle est assortie, répétons-le, d'une critique acerbe de l'hystérie anti-féministe de toute une partie de l'opinion américaine.

Deux réserves de taille, cependant. Premièrement: le politique est partout, dans toutes les productions culturelles, dans toutes les médiations sociales. Il faut en tenir compte intelligemment plutôt que de se voiler la face. Il faut dire tout haut et fort qu'un livre féministe peut être un mauvais livre; mais il faut dire tout aussi haut et fort que la teneur politique d'un bon livre féministe contribue à faire qu'il est bon. Et vice versa!

Deuxièmement: en ce qui concerne le langage non sexiste (ou non discriminatoire en général), Hugues prétend qu'il ne fait pas avancer d'un pouce l'égalité réelle, et qu'il contribue au contraire à occulter les vrais problèmes. Or, s'il est juste de se moquer, comme il le fait, de certains excès ridicules, il faut être aveugle, ou de mauvaise foi, pour nier que la féminisation du langage légitime socialement le féminin, et contribue donc à faire évoluer les mentalités.

Silvia Ricci Lempen

* **Robert Hugues,** *La culture gnangnan,* éd. Arléa, 1994, 254 p.

Abus de bonnes intentions!

(bma) - Barbara Rogan est Nord-Américaine, juive et blanche. Ecrivaine reconnue aux Etats-Unis, elle a publié plusieurs ouvrages chez le même éditeur auquel elle soumet bien sûr son dernier roman, *A Heartbeat Away*, une histoire qui se déroule aux services des urgences d'un hôpital de Brooklyn. Tout naturellement, elle a vu, senti, choisi des personnages à la peau noire. Et de s'entendre suggérer par sa lectrice attitrée qu'elle devrait les «blanchir», parce que cela serait politiquement plus correct...

Barbara Rogan refuse catégoriquement et publie son livre chez un autre éditeur. Un livre qui suscite une large polémique aux Etats-Unis: critiqué par des Blancs politiquement corrects et apprécié par de nombreux noirs américains. Commentaires de l'auteur: *«Si l'on est conséquent dans ce genre de réflexion, cela signifie que les musiciens blancs ne doivent plus jouer de jazz, et les musiciens noirs de musique classique et que Gauguin n'avait rien à faire à Tahiti. Nous avons alors atteint le point où chacun reste coincé dans son propre ghetto et finalement ne lirait plus que ce qu'il a lui-même écrit. Et pour moi, la profession d'écrivain se situe exactement à l'opposé. En littérature, il s'agit justement de lever des interdits et de s'imaginer dans des lieux et des situations jusqu'alors inconnus de nous.»*